

Magazine

«Il a l'air de s'être vraiment bien amusé...»

Le premier avait pratiquement son âge, le second l'a à peine connu. «Acteurs» du film de Men Lareida, le journaliste Adriano Cimarosti et Philippe Siffert racontent «leur» Jo Siffert.

- RA: Ce film correspond-il à tout ce que tu as déjà entendu sur ton père?

Philippe Siffert: Dans l'ensemble, oui. Il y a aussi des choses inédites, des images extraordinaires. Ce n'est pas seulement le pilote que l'on apprend à connaître, c'est aussi l'homme, et c'est en cela que le film est super. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est plus l'homme que le héros. J'adore certaines images, notamment celles où il fait le cow-boy aux Etats-Unis. Tu vois le touriste, tu vois le gars qui se balade à New York en levant la tête, parce qu'il n'a jamais vu un building. Ça veut dire que c'est un garçon comme les autres. Ce côté-là, je ne le connaissais pas avant de voir ces images. Il a l'air de s'être vraiment bien amusé. Mais c'est vrai qu'on ne le voit pas quand il mange des saucisses.

Adriano Cimarosti: Durant ce voyage en Amérique, il ne voulait pas payer l'autoroute et la police l'a arrêté. Il y avait tout le temps des combines comme ça. Mais les plus belles histoires, on ne les connaît plus. C'était l'époque de la moto, il y avait encore moins d'argent.

- Un film qui va toucher le public?

A. C.: Je crois. Siffert, c'est le petit Suisse qui a réussi grâce à son énorme volonté et sa ténacité. Cette carrière ne serait plus possible aujourd'hui. Ses débuts, il les a financés lui-même, en vendant des voitures. A l'époque, on ne comptait pas plus d'une dizaine de catégories de monoplaces. Aujourd'hui, il faut être le meilleur dans l'une de ces catégories avant d'espérer monter une petite marche supplémentaire. Au temps de Siffert, il y avait la formule 1, la formule Junior et les courses de prototype. Il était l'un des meilleurs en Junior et il a grappillé un peu d'argent à gauche et à droite pour effectuer ses premières courses de formule 1. Maintenant, même Minardi, c'est un truc à 100 millions.

- La mort est très présente dans ce film. Est-ce le personnage principal?

Ph. S.: Je ne crois pas. Evidemment, les gens savent qu'il est mort. On s'attend à la fin, tragique.

- On a l'impression que les gens qui témoignent dans le film viennent de vivre l'événement?

Ph. S.: (S'adressant à Adriano Cimarosti): Je n'avais pas l'habitude de vous voir comme ça, toi, Heini Mader, Jacques Deschenaux. On se rend compte que vous êtes tous encore marqués. Le souvenir est toujours là, et j'ai trouvé ces moments

extraordinaires. Ma sœur et moi, nous sommes des coquilles vides à côté. Tout ce que j'ai entendu, c'est ma mère qui me l'a raconté.

Dans le film, on découvre ton fils dans la voiture de course de ton père...

Ph. S.: C'est très particulier. J'étais très fier de me retrouver avec Jérémie dans sa voiture, même si ce n'était pas une formule 1. Je ressens ce que mon père aurait pu être pour moi, s'il n'avait pas eu son accident. Mais là, on sort complètement du contexte course, du contexte héros du peuple.

- Tu as pratiquement son âge lorsqu'il est décédé...

Ph. S.: Oui, j'aurai 35 ans au mois de janvier, j'approche donc de la date fatidique. D'un autre côté, quand je regarde les photos de mon père, je me dis qu'il est intemporel...

A. C.: Il avait une année de plus que moi... Ta mère disait que c'était un fou pour ses enfants. Il rentrait à 2 heures du matin et il voulait jouer, je pense avec ta sœur. Elle disait: «Tu es fou, elle doit dormir!» Et il la sortait du lit.

- Il courait beaucoup, et pas seulement en formule 1, mais en F2, en endurance. Il était généreux dans l'effort...

Ph. S.: 44 courses par saison, c'est plus que généreux. Les saisons étaient remplies de janvier à novembre. Ça veut dire aussi qu'il courait tous les dimanches.

- La morale du film?

Ph. S.: C'est une leçon de vie pour les jeunes. Il faut persévérer quand on croit à quelque chose. Aujourd'hui, on a trop de confort.

A. C.: C'est un peu l'Américain qui vend des journaux dans la rue à 15 ans et qui finit par être directeur de je ne sais pas quoi.

- On redécouvre à la fin du film les images de la voiture en feu. Et les causes de l'accident?

Ph. S.: Je crois qu'on ne saura jamais ce qui s'est passé. Certains disent que c'était un problème de rotule. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Est-ce qu'une enquête a été faite? La voiture était dans un tel état qu'il n'y avait plus rien à voir.

A. C.: On n'a jamais rien su de précis. On a parlé de pneu crevé, mais je ne le crois pas. Souvent, après un tel drame, avec l'émotion, ils disent un peu ce qu'ils aimeraient dire.

- Cette course ne comptait pas pour le championnat...

Ph. S.: Je crois qu'il ne voulait pas rouler à Brands Hatch, il l'a dit à plusieurs personnes. C'était une course de trop dans la saison. Il avait dit qu'il y allait quand même par respect pour Jackie Stewart, qui venait de gagner son deuxième titre. P. Th.